

Quoiqu'a dit? A dit rin

Sophie Bernard

Numéro 25, janvier–février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44142ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernard, S. (1983). Compte rendu de [Quoiqu'a dit? A dit rin]. *Liaison*, (25), 33–33.

• ADI au Théâtre d'la Vieille 17

Quoiqu'a dit? A dit rin

par Sophie Bernard

Adi, création de Odette Gagnon. Production du Théâtre d'la Vieille 17; mise en scène Claude Lapointe, avec Vivianne Rochon. Décors de Roy Robitscheck, régie de Roch Castonguay, musique de Jacques de Bellefeuille.

Un "one woman show" de 45 minutes qui ne dit pas grand chose, c'est dur à supporter. Le public des "théâtres" n'est pas assez exigeant. Soyons réalistes, pendant 45 minutes, on écoute un texte, dont l'idée, quoique dépassée, n'est pas mauvaise, mais qu'Odette Gagnon a raté en pratique.

Adi (Vivianne Rochon) est une femme qui décide de sortir de chez elle et de parler pour la première fois. Elle nous parle de sa vie quotidienne, du fond de sa pensée (pas très profonde), des traîneries, des chicanes, de ses points de repère, du doute, de la clôture (elle qui voulait un chemin devant la maison), de tout, mais de pas grand chose. Adi, c'est une femme qui se cherche.

Le texte est plat, répétitif, l'idée même, un peu absurde. On nous présente une femme qui n'est jamais sortie de chez-elle. L'auteur paraît oublier que notre situation a changé; certes nous sommes encore opprimées, mais de là à dire que nous sommes soit fille, soit mère et que nous ne parlons jamais, il y a une marge. S'il y a bien une chose que nous faisons, c'est parler.

Heureusement qu'il y avait la comédienne, Vivianne Rochon. Elle est superbe, assurée, imposante. Le personnage prend vie, le texte est dit avec intelligence. Vivianne réussit à nous garder avec elle, malgré le texte.

La mise en scène de Claude Lapointe est simple, sans grand éclat, elle s'ajuste comme un gant au personnage. La technique (son, lumière, décor) n'est pas mauvaise, pas non plus extraordinairement bonne.

En fin de compte, la comédienne est le seul élément à retenir. Mais c'est dire que le spectacle est incomplet, que toutes les cartes n'ont pas été jouées, car il ne faut pas seulement une bonne comédienne pour faire un bon spectacle.

En sortant de la salle, un poème de Jean Tardieu m'est venu à l'idée, poème qui, à lui seul, fait toute la critique du texte:

Quoi qu'a dit?

- *A dit rin.*

Quoi qu'a fait?

- *A fait rin.*

Quoi qu'a pense?

- *A pense à rin.*

Pourquoi qu'a dit rin?

Pourquoi qu'a fait rin?

Pourquoi qu'a pense à rin?

- *A xiste pas. ★*

• La contre-nature de Chryssippe Tanguay, écologiste

Un hommage au féminin

par Danielle Zana

La Contre-nature de Chryssippe Tanguay, écologiste, création de Michel-Marc Bouchard. Production du Théâtre-atelier du Centre national des arts; mise en scène de Yves Desgagnés, avec Anne-Marie Cadieux, Patrice Coquereau et Paul Latreille. Décors de Normand Thériault.

"La Contre Nature de Chryssippe Tanguay, écologiste" de Michel-Marc Bouchard présenté à l'Atelier du C.N.A. en octobre dernier propose une vision complexe du monde. D'où la difficulté de la décrypter parce qu'elle se joue dans l'enchevêtrement perpétuel de l'imaginaire et du réel, dans l'ambiguïté des êtres, des choses et du monde. Ce conflit entre l'imaginaire et le réel renvoie plus précisément au caractère double du théâtre où la magie, le mystère, le rêve, mais aussi l'artifice, le masque, la convention ne cessent de dialoguer avec le vécu, les sentiments et passions qui habitent des êtres de chair rassemblés dans un espace-temps délimité. Mais au-delà des spéculations multiples que permet le texte riche et dense de Michel-Marc Bouchard, il me semble intéressant de centrer la réflexion sur la mise en relation de ces deux couples antagonistes: masculin-féminin d'une part, imaginaire-réel d'autre part.

En effet, comment ne pas voir que l'univers clos dans lequel s'enferment Chryssippe (Paul Latreille) et Laïos (Patrice Coquereau) est un univers de fantasmes sans lesquels ces deux êtres n'existent pas. C'est le fantasme, c'est le besoin de créer leur propre théâtre qui donne sens à leur existence. Certes, l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est authentique. Mais le besoin incessant de jouer, de s'inventer un monde totalement coupé de la réalité concrète, palpable, vivante témoigne d'une obsession malsaine, d'une incapacité à assurer le réel. Chryssippe ne cesse de fantasmer.

Petit journaliste de météo, il se prend pour le météorologue du monde, ordonne celui-ci selon sa volonté, fait la pluie et le beau temps et lorsque le jeu s'arrête, lorsque la vie réelle l'assaille, il la fuit en se cachant dans son placard, lequel n'est autre que la métaphore de son espace intérieur clos sur lui-même. Et comme dans le schéma traditionnel du couple, Chryssippe fait la loi et Laïos s'exécute, se plie aux exigences fantasmagiques de son amant... Seulement voilà, adopter un enfant, c'est un acte concret, un acte qui doit répondre aux lois et codes dictés par la société. Les lois n'ont que faire des fantasmes... Il leur faut établir de façon précise dans quelle mesure le couple est à même de prendre en charge l'éducation d'un enfant, de veiller à son équilibre psycho-affectif, à son épanouissement. Cette réalité, par l'intermédiaire de Diane (Anne-Marie Cadieux), la travailleuse sociale, fait irruption dans le petit monde de Chryssippe et de Laïos. Dissimulée derrière le masque de la bonne, Diane fait son enquête. Elle ne perd jamais le lien qui la relie au monde. Si elle se prête aux caprices débiles de Chryssippe, parce que cela fait partie de son contrat en tant que bonne, à aucun moment elle n'embarque dans le psychodrame que se jouent les deux amants.